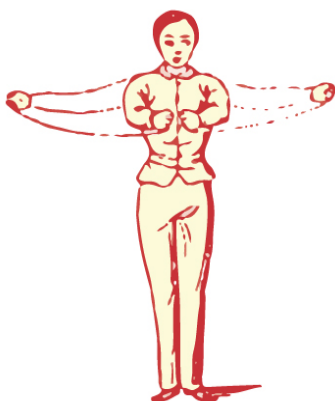


Actualité de l'inconscient matériel

Virginie Leblanc



Après cette expérience inouïe que nous venons de vivre, inouïe d'un point de vue mondial et singulier, inouïe également quant à l'exercice de la pratique analytique, soit son impossibilité, ce qui m'a frappée en préparant ce texte que je vous envoie aujourd'hui c'est à quel point malgré cette impossibilité de la rencontre, la plupart des patients ont pu témoigner de l'importance de la psychanalyse dans leur vie tandis que d'autres font appel précisément à un.e psychanalyste dans l'après-coup de ce qu'ils ont éprouvé, seul.e ou accompagné.e, durant les mois de confinement. Comme beaucoup de collègues, j'avais fait l'offre à mes analysant.e.s qu'ils ou elles m'appellent si besoin : un certain nombre l'a fait, mais certainement pas la majorité, dont la réponse fut

invariablement la même : « Je préfère reprendre lorsque nous pourrons nous voir. » Aujourd'hui que nous les avons retrouvé.e.s, chacun.e témoigne singulièrement de la façon dont le réel de la pandémie l'a affecté, de quelles façons ce réel-là a fait résonance avec leur question subjective, et s'est constitué ou pas en *un* réel.

N'est-il pas étonnant en effet que cet étrange rituel – d'autant plus étrange dans notre civilisation de l'immédiateté – qui nous pousse à nous déplacer à heures plus ou moins fixes, plusieurs fois par semaine, et ce pendant des années, perdue et demeure, résiste et témoigne de l'incroyable vitalité de l'inconscient¹, dans cette période historique où s'est dénudée pour chacun jusqu'à l'os l'absence de garantie de l'Autre, dans ce non-savoir généralisé sur la pandémie et les moyens d'y répondre ? On pourrait se demander d'ailleurs si ce moment de dévaluation du symbolique, que la pandémie a encore davantage mis en lumière, ne serait pas justement propice à l'offre faite par une analyse lacanienne, loin du conseil pour bien mener sa vie, offre de traversée jusqu'aux territoires où les semblants vacillent² et l'Autre n'existe pas ?

C'est ce qui m'a touchée en travaillant ces derniers temps sur ce que Jacques-Alain Miller a nommé le « Tout dernier enseignement de Lacan » : cette proximité entre notre époque dont la crise climatique, politique et sociale, fait apercevoir peut-être davantage l'énigme singulière de notre présence au monde, et notre pratique, adossée à la façon dont J. Lacan n'a eu de cesse d'en remettre sur le métier la théorie vers le caractère hors-sens du réel.

N'est-il pas en effet troublant de lire un Lacan qui semble envoyer promener, à la toute fin de son enseignement, tout ce sur quoi reposaient ses apports cliniques et théoriques majeurs ? La psychanalyse comme réponse « tout à fait spécialement conne »³ à une énigme, par exemple, ou équivalent à une « escroquerie »⁴, comparée à du « blabla »⁵ ; Freud et Lacan qualifiés par le second

Une partie de cette conférence a fait l'objet d'une publication dans *Quarto* n° 125.

1. Cf. Alberti C., Leblanc V., Marret S. et Pfauwadel A., « Non, la psychanalyse n'est pas moribonde, elle se porte même très bien », *Libération*, 10/04/19, https://www.liberation.fr/debats/2019/04/10/non-la-psychanalyse-n-est-pas-moribonde-elle-se-porte-meme-tres-bien_1720557
2. Cf. Miller J.-A., « Quand les semblants vacillent », *La Cause freudienne*, n°47, 1^{er} trimestre 2000, p. 7-17.
3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Texte établi par J.-A Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 72.
4. Lacan J., « Propos sur l'hystérie », Bruxelles, le 26 février 1977, Texte établi par J.-A Miller, *Quarto*, n°90, Juin 2007, p. 10.
5. *Ibid*, p. 9.

de « débiles »⁶ ; quant aux analystes, des « roulures »⁷ destinées à devenir, comme chaque être parlant, « des déchets »⁸.

Faut-il alors considérer qu'à la fin de son enseignement, Lacan balaya d'un revers de main mélancolique tout ce à quoi il avait consacré sa vie ? On pourrait facilement dans ces circonstances céder au relativisme, si psychose et névrose s'équivalent puisque « tout le monde délire », ne plus savoir sur quelle marche s'appuyer ou de quelle pratique, de quel inconscient encore se soutenir.

J.-A. Miller a précisément commenté, dans un de ses cours publié dans *La Cause du désir*, « En deçà de l'inconscient »⁹, cette dimension aporétique du tout dernier enseignement de Lacan, comme il l'a nommée, et dont Lacan reconnaît lui-même, à la fin du Séminaire XXIV, que cette zone vers laquelle il s'avance est trouble et pleine de paradoxes. Dans cette orientation vers le registre du réel tout se passe comme si cette déconstruction de tous les semblants attaquait au final la psychanalyse et jusqu'à l'inconscient lui-même, qui ne serait plus, au titre de reste de cette opération de déconstruction, qu'une déduction. À qui, à quoi se fier¹⁰ dans ce cas ? N'est-ce pas une question qui nous a beaucoup traversé.e.s ces derniers mois ?

Dans ce virage à 180 degrés qu'opère Lacan, il perd à cette époque beaucoup de ses disciples qui ne le suivent pas, virage comparable à l'introduction par Freud, dans sa théorie, de la pulsion de mort, deux virages vers l'impossible, et ce trou dans le symbolique que Freud comme Lacan ont tenté de cerner à leur façon. À l'opposé donc de ce que le discours capitaliste a prémâché des concepts analytiques et de l'interprétation à tout va, du « parler ça ira mieux », de la thérapeutique généralisée et de ce que Lacan nomma ironiquement la SAMCDA, société d'assistance mutuelle contre le discours analytique : ici toute la théorie linguistique reposant sur le couple de signifiants S1-S2 comme producteur de sens devient une vaste « linguisterie », la constitution du savoir en S2, soumis à la variabilité de la vérité menteuse, et le réel, la réponse « symptomatique »¹¹ de Lacan.

Aussi aujourd'hui peut-être plus encore qu'à l'époque où elle fut lancée pourrions-nous reprendre à notre compte la remarque impertinente que J.-A. Miller fit à Lacan dans « Télévision », « L'inconscient, drôle de mot ! » La réponse que Lacan lui fait est irrévocable : « Freud n'en a pas trouvé de meilleur, et il n'y a pas à y revenir [...]. C'est pourtant chose fort précise. »¹²

Je vous propose donc de cheminer à travers quelques-uns de ces textes du tout dernier enseignement de Lacan, en quête de cette « chose fort précise » qu'il tint à continuer à nommer « inconscient ».

S'il ne s'agit pas de retrouver ce qui gît dans les tréfonds d'une âme humaine et ne chercherait qu'à être dévoilé selon les balbutiements de la méthode cathartique que Freud et Breuer inventèrent grâce aux hystériques, s'agit-il alors d'entendre autre chose de l'*Unbewusst*, un conscient, la connerie du hors-sens de la vie même, soit un con sachant à notre insu ? Mais alors pour délivrer quel savoir ? Et dans quel lien à la pratique analytique, quelle opération ? Puisque chaque jour de patients, qu'ils fassent ou pas l'hypothèse de l'inconscient, s'adressent à nous, comme analystes, et reviennent, car cela a des effets, dans leur corps, leur corps parlant, leur corps vivant, aussi vivant que l'est la psychanalyse, séance après séance.

6. Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 19 avril 1977, inédit.

7. *Ibid.*

8. Lacan J., « Le phénomène lacanien », *Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, juin 1998, p. 10.

9. Miller J.-A., « En deçà de l'inconscient », *La Cause du désir*, n°91, 2015, p. 97-126.

10. Cf. « À qui se fier », titre de *La Cause du désir*, n°90, 2015.

11. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, op. cit., 13 avril 1976, p. 132.

12. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001 p. 511.

De l'inconscient à la bévue en passant par le parlêtre

La question de ces effets de la psychanalyse, de ce qui opère ou pas dans la parole analytique, est la question qui tarauda véritablement Lacan tout au long de son enseignement, et sur laquelle il clôt son parcours sans en donner la réponse tout à fait ferme – c'est le côté « aporie » de ce tout dernier Lacan. Pour le saisir, il s'agit, me semble-t-il, de s'intéresser à la façon dont il ne cessa de s'écarter de la paire signifiante S1-S2 et de tout l'appareil langagier qu'il déploya à la suite de Freud pour lutter notamment contre tous les effets imaginaires de la transmission anglo-saxonne de l'héritage freudien anglo-saxon, soit l'*ego psychology* en misant tout sur le sens, le symbolique, l'interprétation.

Mais ce dont semble se rendre compte Lacan à la fin de sa vie, non sans un certain sentiment tragique, c'est qu'à trop miser sur le sens, un autre mirage surgit, ce qu'il nommera un délire, voire le côté « autisme à deux » de la séance analytique (c'est le moment, me semble-t-il, où la psychanalyse rejoint la religion, ou l'escroquerie, quand elle prétend répondre, sans reste, à l'énigme de l'existence) : « Arriverai-je à vous dire ce qui s'appellerait un bout de réel ? Pour l'instant on peut dire que Freud lui-même n'a fait que du sensé, et que ça m'ôte tout espoir. »¹³

Cette question qui tarauda donc Lacan, celle des effets de la parole analytique, de ce que devenait cette parole, et le statut du langage tout entier, il m'a semblé intéressant de voir comment il la déploie à travers cette conférence lumineuse qu'il tint à Nice, en 1974, « Le phénomène lacanien », où il se demande : qu'est-ce qui fait qu'il y a « des mots qui portent et d'autres pas ? » Si je vous propose ce détour, c'est d'abord parce que je trouve que c'est un très beau texte, aussi compliqué que poétique, avec des illuminations, des formules où le savoir surgit « en un éclair » comme le dit Lacan. Mais c'est aussi intéressant car il s'adresse là, à l'invitation d'un certain Jean Poirier, à un public qui n'est pas celui de son Séminaire, et il va être frappé que ce public réagisse positivement en lui posant des questions, à l'inverse de son auditoire habituel, ce qui le met d'ailleurs assez en rage. Il y a donc là un effort de Lacan pour transmettre la pointe de là où il en est, et le virage qu'il opère par rapport à son tropisme structuraliste des années cinquante.

Qu'est-ce donc que cet effet de la parole sur le corps des paroles entendues, d'autres tues, qui n'en ont pas moins d'effet pour autant, et comment l'interprétation analytique opère-t-elle là-dessus ? Pour le saisir, il s'agit sans doute d'abord d'envisager rapidement quel statut le langage finit par avoir dans la théorie lacanienne :

Je cite un extrait du « Phénomène lacanien » :

« Il s'agit de mettre en relief le rapport de ceci avec le fait que ce même être, qualifié d'être parlant, quelque effort qu'il fasse pour donner sens au rapport sexuel, en est réduit à une formidable prolifération de mots, voire à l'occasion de lettres d'amour, toutes choses qui ne sont strictement fondées sur rien – sur rien d'autre que sur le fantasme, c'est à savoir, ce qui suscite la jouissance. Il y a un rapport – mais quel est-il ? – entre ce que Freud a mis en évidence concernant la sexualité et le fait qu'il y a des animaux qui parlent, c'est -à-dire qui sont affligés de quelque chose de tout à fait parasitaire, qui ne les laisse certes foutrement pas indifférents. »¹⁴

Un an plus tard, dans son Séminaire sur Joyce, Lacan radicalisera encore la chose : « Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont, en quelque sorte, imposées ? [...] La parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. »¹⁵

13. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 9 avril 1977, inédit.

14. Lacan J., « Le phénomène lacanien », *op. cit.*, p. 19.

15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *op. cit.*, p. 95.

La parole comme cancer, le langage comme un parasite, ou encore un fléau comme il le dira aussi : nous sommes là bien loin du Lacan classique, celui qui s'appuya dès les années cinquante sur le structuralisme pour redonner son tranchant à la découverte freudienne et montrer comment l'inconscient et ses formations sont forgés par une chaîne de signifiants, régis par les lois du langage qui crypte le désir : passage du signifié au signifiant, condensation dans la métaphore, déplacement de la métonymie. À cette époque, le complexe d'œdipe lui-même est élevé au rang d'une opération langagière qui permet l'accès au sens commun via la métaphore du Nom-du-Père qui vient barrer le Désir de la mère. C'est une période où règne le symbolique, où le langage structure, ordonne, fait barrage à la jouissance, aux affres de l'imaginaire, du moins dans la névrose opposée alors à la psychose qui vient dévoiler ce qui se joue quand la métaphore justement n'opère pas, et déstructure le langage : les troubles langagiers viennent alors signer l'échec de cette opération.

La cure analytique trouve à cette époque son point d'orgue dans la parole pleine, celle de la vérité du sujet, celle du « Rapport du Congrès de Rome », prononcé en 1953 et publié dans les *Écrits* sous le titre « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Je cite Lacan : « Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse analytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir ». Et un peu plus loin : « C'est bien cette assumption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse »¹⁶. À l'inverse, dans la parole vide, « le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assumption de son désir »¹⁷.

Écoutons-le vingt ans plus tard : « C'est par là que j'ai commencé à introduire la sorte de cogitation à laquelle j'invitais mes co-praticiens. Je leur ai demandé de réfléchir, partout, puisque c'est leur règle, sur le sujet de savoir comment il pouvait bien se faire qu'ils opèrent – je ne dis pas *guérissent*, on ne guérit pas tout le monde – avec les mots. Il y a des opérations qui sont effectives et qui ne se passent qu'avec des mots. Quand j'ai introduit cela, il y a vingt-et-un ans, cela a fait du tirage un tout petit peu de tirage. N'allez pas vous imaginer qu'il y en a eu un très grand. Les psychanalystes sont comme tout le monde, comme vous, ils sont sourds à ce qui ne leur plaît pas. Même parmi mes élèves les plus proches, ils étaient sourdingues à la remarque que je leur faisais, qu'il valait peut-être la peine de remettre en cause quelque chose de l'acquis pour introduire la question de comment cela peut-il bien opérer. Les mots, le langage comme on dit, on en fait la fonction la plus étrange quand on croit que c'est un moyen de communication. Communication de quoi, grand dieu ? De la vérité ? Il est tout de même très curieux que tout le monde ne s'aperçoive pas que le mot serve également à la vérité et au mensonge. Et qu'il y a même toutes les chances qu'il serve au mensonge plus souvent qu'à la vérité, vieille affaire, mise depuis longtemps en évidence avec le fameux dit paradoxe, qui n'a rien de paradoxal, du menteur. L'important n'est pas tellement que le langage dise ou ne dise pas la vérité, c'est qu'il aide – tout court. Il y a des dires qui opèrent, il y a des dires sans effets. »¹⁸

On entend comment Lacan lui-même invite fermement à ne pas faire ritournelle de ce qui a pu être estimé comme le *must* du lacanisme : l'inconscient structuré comme un langage, l'interprétation comme permettant de lever la censure, et comment il enjoint ceux qui le suivent à « remettre en cause quelque chose de l'acquis » comme il le dit.

De l'inconscient comme « chapitre censuré de mon histoire »¹⁹ au *parlêtre*, et ses traces langagières incrustées dans le corps, il y a tout le trajet d'un Lacan qui ne peut pas aborder ce qu'il a nommé le

16. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse – Rapport du Congrès de Rome », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 256-257.

17. *Ibid.*, p. 254.

18. Lacan J., « Le phénomène lacanien », *op. cit.*, p. 14-15.

19. Lacan J., « Fonction et champ de la parole... », *op. cit.*, p. 259.

réel, et qui échoue à être saisi dans les mots ou ordonné dans une interprétation ultime, avec le même vocabulaire, le même style que celui dont il usait dans les années cinquante, ère de la prééminence du symbolique. Dans une des séances de son Séminaire contemporain du « Phénomène lacanien », Lacan revient précisément sur cela : « Je ne vois pas pourquoi ce que je vous apporterais serait moins débile que le reste. [...] La seule chose qui fait que je persévère, et vous savez que je ne persévère pas sans y regarder à deux fois, je vous ai dit la dernière fois ce en quoi j'hésitais à remettre ça cette année, c'est qu'il y a quelque chose que je crois avoir saisi (je peux même pas dire avec mes mains), avec mes pieds. C'est l'entrée en jeu de cette trace que dessine, ce qui bien apparemment n'est pas aisément supporté, notamment par des analystes, [c'est] l'expérience analytique. De sorte que s'il y a un phénomène, ce ne peut être que le phénomène lacanalyste ou bien lac-à-pas-d'analyste. »²⁰

Vous entendez cette ironie et cette insistance sur la débilité de ses propos comme de ceux qui l'écoutent. Ce mot, « débilité », il faut le prendre comme souvent avec Lacan au pied de la lettre. « Débilité », du latin « debilitas », faiblesse, infirmité, soit cette petitesse qui caractérise l'être parlant dans son rapport à lui-même, toujours voué à l'imaginaire de son *ego trip*, du côté du symbolique en quête d'un sens toujours illusoire et insuffisant à englober ce qu'il en est des expériences humaines auxquelles nous sommes voué.e.s, l'amour, le sexe, la mort. À l'envers de cette débilité, ou plutôt s'efforçant de la traverser, se tiendrait l'analyste lacanien, du moins celui, comme il le lance à Nice, que Lacan espère avoir formé, celui qui sait qu'il est voué à incarner pour l'autre, l'analysant, le déchet, auquel chacun d'entre nous, comme être parlant, à affaire, comme moteur de son désir, comme ce qui a chuté et laissé place à la pulsion qui en fait incessamment le tour, la cause de son désir comme son origine, dans le désir ou non désir de ses parents, par exemple.

Si ce phénomène qui est le cœur de la conférence n'est pas le phénomène Lacan, il est plutôt celui du *lacanalyste*, soit celui qui, comme dans le titre du Séminaire où il fait ce jeu de mots, R, S, I, considère que le réel est le registre désormais prééminent et l'affronte de face, droit dans les yeux.

Bien sûr, Lacan a lu les philosophes et spécialement toute la tradition qui depuis Kant jusqu'à Husserl et en France Merleau-Ponty et Sartre font du phénomène tout ce qu'un sujet percevant peut saisir de la réalité ou plutôt la construire avec ses sens : en cela, le phénomène dira Sartre est nécessairement l'émanation d'un être pour soi, par opposition à l'en-soi des choses que nous ne saisissons que par notre perception. C'est le dialogue que Lacan aura avec Merleau-Ponty à propos de l'objet-regard dans le Séminaire XI. Eh bien justement ce qui va intéresser désormais Lacan dans sa tentative pour approcher aussi près que possible la brûlure du réel, de ce dont ni les mots ni les images ne peuvent rendre compte, c'est précisément ce terme de *noumène*, dans son opposition au phénomène : « Le noumène, tel qu'on l'a entendu dans des âges très anciens [...] est quelque chose où s'ébauche une sorte de pressentiment de ce que j'appelle quant à moi, plus simplement, le réel. C'est d'ailleurs ainsi que cela se présente. On dit que le phénomène est ce en quoi les choses, comme on s'exprime, nous apparaissent. Elles ne nous apparaissent qu'à travers la faiblesse de nos sens, et nous ne soupçonnons pas ce qu'il peut en être de leur réel. C'est une vue modeste, mais dont il s'agit justement de rendre compte. »²¹

Ainsi Lacan, comme il s'est dégagé du structuralisme, creuse ici le pas de côté qu'il avait fait des années auparavant par rapport à la phénoménologie : le réel ne s'aborde certainement pas par les sens, c'est ce qui fait qu'il est inspécularisable, et que nous sommes réduits à tourner autour de ce qui ne pourrait s'envisager que sous la forme d'un trou : « Il doit y avoir un trou aussi au cœur, au centre du réel. »²² De ne pouvoir que recouvrir d'un voile ce trou nous condamne à la débilité : celle d'abord de notre image avec laquelle nous envisageons le monde, ou comme Lacan le condense ce jour-là dans cette formule célèbre : « l'homme [...] aime son image comme ce qui lui est le plus prochain,

20. Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « RSI », leçon du 10 décembre 1974, inédit.

21. Lacan J., « Le phénomène lacanien », *op. cit.*, p. 11-12.

22. *Ibid.*, p. 22.

c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au-dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde. »²³ Premier voile donc pour parer au trou corporel : celui de l'ego, à partir duquel nous envisageons le monde.

Mais du côté du prochain aussi le voile de l'unité n'est qu'illusoire, dans l'amour notamment, puisque ce que révèle le mythe de l'androgynie repris par Platon dans le *Banquet*, c'est bien que ces deux moitiés qui ne faisaient qu'un sont mythiques, ce qui est très embêtant, ironise Lacan, c'est que ça ne s'est jamais revu, et que rien n'embarrasse plus un homme que le corps d'une femme, ou vice-versa. « Freud, tombant dans le panneau, nous raconte que l'Éros, c'est la tendance vers l'Un. C'est justement là qu'est toute la question – le réel, lui, il est bel et bien deux. À partir de là, il est tout à fait clair que le réel, comme je l'exprime, c'est justement l'impossible. À savoir, l'impossible de ce qui donnerait un sens à ce rapport dit sexuel. »²⁴

Voilà le mot lancé : ce réel sur lequel chacun d'entre nous bute, c'est ce rapport sexuel qu'il n'y a pas, ce hiatus entre deux corps, deux êtres chez qui la rencontre même réussie est toujours manquée de devoir en passer par le langage, qui est pourtant notre seul habitat, et le seul moyen à notre disposition pour tisser un voile sur la crudité du réel qui est justement causé par notre condition langagière : voilà l'impossible, comme un serpent qui se mord la queue : c'est bien le langage, ces mots que d'autres ont imposés comme un sceau sur notre corps, comme marqué au fer rouge, qui nous exile d'une mythique adéquation avec le monde comme avec ce corps qui dès lors nous devient aussi étranger. Et pourtant, dans un second temps, c'est seulement avec les mots-mêmes, d'autres mots, d'autres lettres, et bien souvent des mots et des lettres d'amour insiste Lacan, que nous nous efforçons de donner un sens à ce hors-sens fondamental, de nous lier à l'autre, mais aussi pour faire le parallèle avec l'analyse, de donner une forme à l'énigme de notre existence et bien plus, d'avoir parfois des effets sur elle, dans les mots, alors que c'est le langage même qui est à l'origine de nos symptômes.

Tout se passe comme si, et c'est émouvant, Lacan approchait là ce qu'il a mis sa vie à élaborer : que le traumatisme n'a pas d'abord à être cherché dans un événement extérieur mais qu'il est inhérent à notre condition de *parlêtre*, terme qu'il utilise à de multiples reprises dans cette conférence aussi bien pour nommer l'inconscient que « l'être qui parle, mais [...] aussi celui qui parle cette chose fabuleuse qui, strictement ne tient qu'au langage, à savoir l'être »²⁵ comme il le dit. Dans son premier Séminaire, Lacan comparait le trauma à la frappe d'une monnaie. Une vingtaine d'année plus tard, la frappe est devenue criblage du corps par les mots, dans ce magnifique passage qui semble contenir, en condensé, le cœur de l'enseignement de Lacan, ce qui est actuellement au travail dans notre École, et dont témoignent en particulier ceux qui au terme de leur parcours, ont été nommés AE, analystes de l'École : « L'inconscient, c'est ça. C'est que, déjà, il y avait deux personnes marquées par le parlêtre, marquées par cette distorsion dans la pensée [...] qui tient à ce qu'il y a du parlêtre. C'est d'être né de deux parlêtres, c'est-à-dire d'être déjà préfiguré, si l'on peut dire, comme trace dans leur désir. C'est déjà qu'il surgit ce qui fait que chacun a un inconscient. [...] Le symptôme est l'inscription, au niveau du réel, de cette projection d'inconscient, de ce véritable criblage – au sens où l'on dit que des projectiles criblent une surface – ce criblage, dis-je, du parlêtre par le dire de deux conjoints »²⁶.

« Criblage », l'image est forte, violente, et figure autrement comment peut advenir ce qu'en un autre temps de son enseignement Lacan avait nommé aliénation. Ici, la tonalité est plus physique, corporelle, et si on regarde bien, la formulation étrange : que signifie « une inscription au niveau du réel, projection d'inconscient » ?

23. *Ibid.*, p. 18.

24. *Ibid.*, p. 18-19.

25. *Ibid.*, p. 20.

26. *Ibid.*, p. 21-22.

Pour le saisir, et saisir le double caractère de ce criblage, aussi vital que ravageant, m'est revenue la phrase célèbre de Lacan sur le fait que la pulsion est l'écho justement de ces dires, « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »²⁷. On est là bien au-delà, ou plutôt en-deçà, pour reprendre le titre du cours de J.-A. Miller, de ce qu'on a l'habitude de repérer comme analyste sur la façon dont un sujet a été inscrit, ou pas, dans le discours de ses parents, bien avant sa naissance, et qui est plutôt du domaine de la dialectique du désir et qui se retrouvera sous la forme de S1 qui identifient le sujet et dont le but d'une analyse est de se séparer, ou au moins d'en desserrer l'étau.

Évoquer, comme le fait Lacan, une inscription au niveau du réel, une projection d'inconscient²⁸ semble plutôt nous faire sortir de l'aspect narratif ou anecdotique de l'analyse, celle que j'évoquais au début de mon intervention et où la séance apparaît véritablement mettre en jeu la question du phénomène en ce que ce qui était voilé, censuré, crypté, finit par apparaître au grand jour, via les mots et l'interprétation qui joue alors la fonction d'un décryptage.

Un inconscient matériel

Ici, Lacan se démarque de ce premier temps de son enseignement – dont J.-A. Miller dans son cours sur le Tout dernier Lacan précise d'ailleurs qu'il s'est lassé des histoires de vie, des histoires de papa maman – pour plonger du côté de la dimension la plus initiale de ce qui fait de nous des parlêtres, et qu'il a nommée *lalangue*, en un mot : soit en deçà même des signifiants, ce bain de langage fait de sons, de bribes de mots, l'eau du langage comme il le dit dans sa Conférence à Genève : « Le fait qu'un enfant dise *peut-être, pas encore*, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritrus avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. »²⁹ Ou ici, avec une autre image très forte, la façon dont le corps du sujet polarise les limailles de fer des paroles des parents. On entend comment Lacan construit ce mot sur les syllabes des berceuses en *lalala* et les premiers babilllements que le bébé donne à entendre, cette lallation qui est comme le cœur même de la vie du corps en tant qu'elle est marquée par *lalangue*. Ce n'est pas le signifiant comme « meurtre de la chose » qui viendrait réfréner la jouissance, mais plutôt la façon dont la jouissance noue le corps à la langue. Lacan en donne la mesure à la toute fin de son Séminaire « Les non dupes errent » : « C'est que c'est de *lalangue*, telle que je l'écris, que procède ce que je ne vais pas hésiter à appeler l'animation – et pourquoi pas, vous savez bien que je ne vous barbe pas avec l'âme : l'animation, c'est dans le sens d'un sérieux trifouillement, d'un chatouillis, d'un grattage, d'une fureur, pour tout dire – l'animation de la jouissance du corps. »³⁰

Ici se dévoile tout à fait autre chose de l'inconscient que ce qui reposerait dans les tréfonds de l'âme humaine, soit une psychologie, et qui ouvre plutôt à ce qui s'entend, résonne, au-delà d'une prétendue vérité qui serait révélée par les mots de l'analysant. Je le cite : « Associer librement, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce une garantie que le sujet qui énonce va dire des choses qui aient un peu plus de valeur ? Mais chacun sait que la ratiocination, ce qu'on appelle ainsi en psychanalyse, a plus de poids que le raisonnement. »³¹ Ce mot ratiocination est intéressant, et il me semble qu'il faut le rapprocher de ce que dit Lacan du « trifouillement » de *lalangue*, du « grattage », c'est tout ce qui se répète de manière hors-sens et dont le sujet tire une satisfaction, dans la matérialité du langage, au-delà de la compréhension, au-delà (mais peut-être encore en deçà) d'une argumentation raisonnée, ce que le mot *ratiocination* épingle.

27. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

28. Cf. Lacan J., « Le phénomène lacanien », *op. cit.*, p. 22.

29. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La cause du désir*, n°95, avril 2017, p. 14.

30. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 11 juin 1974, inédit.

31. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 19 avril 1977, inédit.

Pour illustrer cela, dans « Le Phénomène lacanien » Lacan en donne cet exemple pris de l'analyse par Freud d'un cas devenu célèbre d'un fétichiste dont la « condition d'amour » était ce brillant sur le nez, et qui figure dans l'article de Freud « Le fétichisme », en 1927 : « L'explication surprenante en était le fait qu'élevé dans une nurserie anglaise, ce malade était ensuite venu en Allemagne où il avait presque totalement oublié sa langue maternelle. Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime enfance ne devait pas être compris en allemand, mais en anglais... le nez était un fétiche bien pratique puisque le regard sur le nez passait inaperçu et il pouvait à son gré octroyer ce brillant que les autres ne pouvaient apercevoir. »³²

Voici maintenant ce qu'en dit Lacan dans « Le phénomène lacanien » : « *Le Glanz auf der Nase*, le brillant sur le nez, excite tout particulièrement un fétichiste dont il parle. S'il en trouve l'interprétation, c'est dans *to glance at the nose* qui était la langue que parlait le petit enfant quand il est né. Je veux dire peu après sa naissance, quand il a commencé à être pris, justement, dans la langue de ses parents. Le *to glance*, regarder, est devenu un *Glanz*, un brillant, un éclat. Voilà ce dont Freud rend responsable le fétichisme du sujet en question. »³³

Ainsi le fétichisme s'origine-t-il de ce passage du *Glance*, le regard dans la langue maternelle de l'enfant, qu'il avait oubliée au *Glantz*, le brillant en allemand, et à l'homophonie de ces deux mots qui va *allumer* en quelque sorte la jouissance du corps en la localisant ensuite mais dans un second temps seulement sur le substitut de l'organe phallique qu'est le nez de la femme désirée.

Comme une première introduction de la parole de l'Autre dans le corps du sujet bien avant la dialectique de l'aliénation et la séparation, *lalangue* apparaît donc comme affectant le corps via sa pure matérialité (ici l'homophonie des deux mots), d'abord hors-sens, comme une version phonématique, réelle dira J.-A. Miller, de l'inconscient.

Ce n'est que dans un second temps que le langage viendra s'indexer, se greffer sur *lalangue*, et recouvrir de sens le trou qui est en son cœur, à jamais méconnu. Voilà, me semble-t-il, comment on peut saisir en quoi c'est toujours sur *lalangue* que porte l'interprétation comme Lacan l'a donc avancé à Nice, en ce que le premier trauma n'est pas de l'ordre d'un événement, mais bien de cette affectation du corps par le langage qui fait dès lors le corps parlant, un événement de corps plutôt. Et cela n'est pas à indexer au registre du sens, c'est là, c'est tout, c'est du registre d'une certitude, « on le sait soi », comme Lacan le dira dans « L'esp d'un laps ».

On saisit en tout cas peut-être mieux pourquoi Lacan quitte le registre de l'*Unbewusst* pour nommer la bévue qu'est la façon dont on recouvre de sens le trou du réel, du non rapport, bévue qui ne peut pas être mise donc dans la série des formations langagières qu'il faudrait interpréter et qui ne sont que des « coups de sens », comme il le dit, jouant avec les mots.

Ces signifiants que Lacan a nommés au moment de sa formalisation des discours constituant le corps social signifiants « maîtres » en ce qu'ils ont, pour le sujet, une valeur identificatoire, peuvent s'insérer dans une chaîne qui permet de desserrer leur étau, notamment dans une analyse, dont J.-A. Miller résume le but dans son cours « Quand les semblants vacillent » : au « que suis-je » de l'identification dans le discours du maître, vient répondre le S2, l'inconscient qui travaille, qui associe, qui analyse la chaîne langagière qui fourmille de sens ; il y a aussi la réponse par le sujet barré, « qui est la réponse “je ne suis rien de tout ça” »³⁴.

Mais quand le S1 tout seul est isolé, coupé de tout S2, incrusté dans le corps et opérant par le biais du symptôme et de sa compulsion de répétition, c'est comme s'il était aux commandes, ou plutôt que le

32. Freud S., « Le fétichisme » (1927), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1969, p. 134.

33. Lacan J., « Le Phénomène lacanien », *op. cit.*, p. 25.

34. Miller J.-A., « Quand les semblants vacillent », *La Cause freudienne*, n°47, 2001, p. 7.

sujet en était la marionnette, ce sont « des marques qui absorbent », et qui d'abord font trauma en ce qu'ils épinglent le sujet comme un papillon, impact le plus pur de ce *Che vuoi* énigmatique que renvoie l'autre au sujet.

Nous sommes là sur le versant du symptôme réel, non pas du côté du sens, de la métaphore à déchiffrer, du signifiant qui se déploie dans cette opération que J.-A. Miller a nommée (dans son cours intitulé « Biologie lacanienne ») la *signifiantisation* pour évoquer cette première fonction du symbolique que nous évoquions au début par rapport à la fonction de la parole analytique dans le discours de Rome. Ici, il s'agit davantage, avec ces éclats de langue, ces paroles qui impactent le corps, de *corporisation* du signifiant, je disais « incrustation », effets directs du signifiant dans le corps. J.-A. Miller souligne d'ailleurs qu'il s'agit d'une parole dite, ou tue, qu'on attendait et qui n'est jamais arrivée. Bien sûr ces deux dimensions du langage ne s'opposent pas, une analyse les invoque tour à tour ou bien plus vraisemblablement mêle ces deux dimensions, celle de la narration, de l'historisation, de la mise en forme d'une histoire, et celle du côté hors sens du signifiant. Il n'en reste pas moins que ces S1 dépareillés comme les nomme J.-A. Miller, sont « Ce qui fait figure de réel dans le discours analytique, mais c'est tout de même un faux réel » puisque ce sont encore des signifiants. Leur caractère est arbitraire : pourquoi cet énoncé-là sera traumatique plutôt qu'un autre, pourquoi est-ce ce dire-là qui porte et pas un autre ? se demande Lacan, en insistant sur le fait que dans l'interprétation analytique aussi, la parole qui portera ne sera pas forcément celle qui sera entendue du côté du sens. Cette parole qui sera élevée par son impact sur le corps à la dimension d'un dire sera souvent plutôt hors sens, ou équivoque, comme cet énoncé entendu par un de ses analysants et rapporté par J.-A. Miller, celui d'une mère lançant sur son lit de mort à son fils : « Amuse-toi bien », avec tout le poids de cette injonction terrible qui mêle jouissance et pulsion de mort. C'est une indication sur ce que peut viser l'interprétation lorsqu'elle s'oriente de cette dernière période de l'enseignement de Lacan, et tend à faire émerger ces marques primordiales : par exemple en coupant la séance sur une homophonie, ou sur l'équivoque même, plutôt que d'être du côté de la pédagogie, de l'explication qui viserait à la relance sans fin du sens.

Voici la véritable conséquence sur la pratique, au-delà de l'opposition relevée par J.-A. Miller dans son article « En-deçà de l'inconscient » entre la visée théorique d'une analyse qui s'oriente vers le réel et la praxis analytique, règne de l'association libre et de l'interprétation. Si la psychanalyse n'est pas une escroquerie ni un autisme à deux, c'est que celui qui endosse la position d'analyste sait qu'il est concerné en premier lieu par ces effets de la parole sur le corps et que cette affaire est une affaire commune. Voilà sans doute la condition de possibilité de l'émergence d'une interprétation qui vise juste. C'est en tout cas ce à quoi appelait Lacan à la fin du Séminaire « L'insu que sait », une interprétation qui traverse le sens, aurait un effet de sidération dont le modèle serait donc plutôt de l'ordre de la poésie, en-deçà du raisonnable mais avec ce qui résonne.

L'usage de la parole analytique s'en trouverait ainsi modifiée, avec cet appel à un « signifiant nouveau », ou plutôt, comme le précise J.-A. Miller, un nouvel usage du signifiant, où « un effet de sens rejoindrait le réel »³⁵ plutôt que de renvoyer à l'infinitude de la chaîne signifiante, où s'entendrait à quel point la jouissance est « opaque d'exclure le sens. On s'en doutait depuis longtemps. Être post joycien, c'est le savoir »³⁶.

« Post-joycienne », n'est-ce pas un qualificatif qui convient bien à notre ère, autant qu'une invitation à une pratique aussi vive qu'inventive ?

35. Miller J.-A., « En deçà de l'inconscient », *La cause du désir*, n° 91, 4^{ème} trimestre 2015, p. 115.

36. Lacan J., « Joyce avec Lacan », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 570.